glade, nous ignorions, mon père et moi, que M. le comte de Clairfond fût votre gendre; mais son nom et ses mérites nous étaient pas inconnus; et que vous veniez de dire de M. le comte peut aussi s'appliquer à Mme la comtesse de Clairfond, votre fille, femme d'un grand cœur également, noble de nom et plus encore par son caractère et ses vertus.

—Ainsi, on vous a parlé de ma fille et de mon gendre!

—Et nous savons tout le bien qu'ils font et combien ils sont aimés de tous ceux qui les entourent.

—Mais, enfin, comment savez-vous?...

—Nous connaissons une personne de Paris, appelée Mme Melville, dans ses lettres, adressées à mon père, elle parle toujours de Mme la comtesse et de M. le comte de Clairfond.

—Mme Melville, fit le marquis; mais, alors, vous devez connaître aussi Mlle Marie-Madeleine, l'institutrice de mes petites-filles?

—Oui, monsieur le marquis, nous la connaissons.

—Ah! par exemple, si je m'attendais à cela!

—Il y a longtemps, bien longtemps que nous ne l'avons vue.

—Elle était encore petite pensionnaire à Neuilly, dit le père Anglade.

—Chez les demoiselles Fauffart, ajouta le marquis. C'est dans ce même pensionnat que ma fille a été élevée. Cette charmante Marie Madeleine! car elle est bien la plus ravissante jeune fille qu'on puisse voir — n'a pas de famille: sa naissance, jusqu'à ce jour, est un mystère; mais elle n'en possède pas moins les qualités les plus rares; tout de suite, ma fille en a fait son amie, quant à Delphine et Pauline, elles-ci, ment si bien leur institutrice qu'elles l'appellent leur petite maman. Du reste, tout le monde l'aime; et qui ne l'aimerait pas! La première fois que je l'ai vue, je me suis écrié:

"Mais, ma fille, c'est la déesse des moissons que tu as donnée pour institutrice à tes deux filles!"

De fait, avec son opulente chevelure blonde et ses beaux yeux, qui semblent sortir d'un bain d'azur, on la prendrait pour Cérès, ayant déposé sa faucille d'or et sa gerbe d'épis mûrs.

Et comme il avait fait l'éloge de son gendre, M. de Marpoix se mit à faire celui de Marie-Madeleine.

Jérôme Anglade pleurait. Pierre était très pâle.

—Mais qu'avez vous donc? s'écria le général, s'interrompant brusquement.

Avez-vous connu le père et la mère de Marie-Madeleine?

Les deux hommes baissèrent la tête et restèrent silencieux

—Hein! fit le marquis, je comprends, vous êtes dans le secret, ni l'un ni l'autre ne voulez me le révéler. Ah! mes amis, que bien me garde de troubler votre conscience par des questions indiscrètes. En même temps, Jérôme et Pierre saisirent chacun une des mains de M. de Marpoix. Ils pleuraient tous deux, maintenant.

Après un silence, le marquis reprit, très ému:

—Enfin, vous vous intéressez tous deux à Marie-Madeleine.

—Oui, mon général, répondit Pierre.

—Et vous dites que vous ne l'avez pas vue?...

—Depuis une dizaine d'années, répondit Jérôme.

—Quand vous la reverrez, vous ne la reconnaîtrez pas.

—Nous la reverrons avant la fin de cette année! s'écria le commandant.

—Avant trois semaines, si vous voulez, dit vivement M. de Marpoix. Dans quelques jours je vais partir pour la Bourgogne et voici ce que je vous propose: Vous me rejoindrez au château de Mondragel; je serai heureux de vous présenter au comte de Clairfond et à ma fille, à qui j'ai souvent parlé de toi, mon vieux Jérôme. Vous serez reçus comme de bons amis; les amis du marquis de Marpoix sont chez le comte de Clairfond. Et, bien, est ce convenu?

Le commandant regarda son père.

—Toi, Pierre, tu peux accepter l'invitation de M. le marquis, dit le vieillard.

—Oui, mon père, mais à une condition: c'est que tu viendras avec moi.

—Je n'en aurais bien le désir, répondit Jérôme, mais c'est loin la Bourgogne, et je suis si vieux!

Le cause est entendue! s'écria gaiement M. de Marpoix; commandant, vous nous amènerez mon vieil ami à Mondragel. J'annoncerai votre arrivée et vous serez impatiemment attendus.

Il ajouta, en appuyant sur les mots:

—Je ne dirai rien à Mlle Marie-Madeleine.

Les huit jours de villégiature à Marpoix écoulés, Jérôme Anglade revint à Charmillon, accompagné de son fils.

Nayaka, pas été prévenue, la bonne Fanchette n'avait rien à donner à manger aux voyageurs, et elle fut désolée quand Pierre lui dit, tout en entrant:

—Fanchette, mon père et moi avons grand faim.

—Monsieur Pierre, répondit elle, je vais me mettre en quatre pour vous préparer un bon déjeuner, mais il faut que vous m'accordiez une petite heure.

—Prenez la grande, Fanchette, répondit Pierre en riant.

—La voilà dans tous ses états, dit le père Anglade; pendant qu'elle va s'occuper de sa cuisine, viens au jardin, Pierre, allons voir mes roses.

Quand le vieillard eut passé l'inspection de ses fleurs, les dernières épanouies, car les autres s'étaient effeuillées en son absence, on se mit à parler du marquis de Marpoix, du comte et de la comtesse de Clairfond et surtout de Marie Madeleine.

—J'ai été sur le point de tout raconter au général, dit le vieillard. Ah! mon fils, nous avons été un instant bien embarrassés; crois tu que M. de Marpoix a deviné quelque chose?

—Rien, mon père. Mais nous sommes vis-à-vis de cette chère petite, que nous aimons, dans une situation intolérable. Eh bien, non, je ne comprends pas Mme Melville.

—Pourtant, Pierre, elle ne peut pas dire à Marie-Madeleine....

—Pourquoi, mon père? Qu'elle ne lui apprenne pas toute la vérité, je l'admets; mais il est facile de lui dire, et lui cacher le nom du misérable: "Votre mère, qui se nommait Gabrielle Anglade, a été victime d'un moustrueux attentat; vous êtes née de ce crime, pauvre enfant, et votre mère est morte peu de temps après vous avoir mise au monde. Mais vous n'êtes pas sans famille, comme vous l'avez cru jusqu'à ce jour: le père de votre mère existe encore et vous avez un oncle. Tous deux pensent à vous et vous aiment. Assez longtemps vous avez pleuré votre mère, votre tendresse et ils réclament la vôtre. Je vais vous connaître vers eux, dans leurs bras. Mon devoir est de vous rendre à ceux à qui vous appartenez.

—Pierre, tu sais ce que Mme Melville a fait pour notre enfant!

—Je ne l'oublie pas, mon père, et elle a droit à toute notre reconnaissance; il n'en est pas moins vrai que Marie-Madeleine est sa fille et non la nôtre. Elle l'aime, mais nous l'aimons aussi, nous! Et ne se séparant pas de cheveu, elle nous a elle pas donné le droit de la reprendre? Certes, il ne nous déplait pas que Marie Madeleine soit l'institutrice des deux petites-filles de ce bon général de Marpoix, au contraire; c'est bien à elle d'avoir compris qu'elle devait à quelqu'un de nous, qu'elle devait trouver le moyen de se suffire à elle-même; enfin elle s'est créé une position, sinon plus indépendante, mais mieux en rapport avec sa condition. Cependant, mon père, je suis étonné, je ne vous le cache pas, qu'elle se soit si brusquement en bloignée de sa bienfaitrice, celle-ci vous ayant tant de fois donné l'assurance qu'elle ne se séparerait jamais de sa fille adoptive.

—C'est l'enfant qui l'a voulu, Pierre; elle tenait à se vouer à l'instruction: c'est une vocation.

—Mol, mon père, je comprends autre chose.... Mais je verrai, Mme Melville, et aurai avec elle un entretien sérieux au sujet de Marie-Madeleine. Il faut que Mme Melville se relève de la promesse que tu lui as faite de ne pas te faire connaître à l'enfant de Gabrielle.

A ce moment, Fanchette parut à l'entrée du jardin. Elle venait annoncer que le couvert était mis et qu'on pouvait se mettre à table.

Jérôme et Pierre retardèrent dans la maison et déjeunèrent, déclarant à Fanchette que sa cuisine, quoique faite au galop, était excellente.

Ils le prouvèrent par leur appétit; du reste, le commandant l'avait dit en arrivant, ils étaient affamés. Toujours très affairée, la bonne grosse fille les servait, coupant le pain, leur versant à boire. Enfin quand elle fut rempli les tasses d'un café brûlant et parfumé, elle commença à respirer.

—Ah! en voilà bien d'une autre s'écria-t-elle tout à coup, en se frappant le front; j'étais si bien sens dessus-dessous, que j'ai oublié une lettre que le facteur a apportée pour vous avant-hier, père Jérôme.

Elle alla prendre la lettre dans le tiroir où elle l'avait placée et la remit à Jérôme, qui la passa à son fils, en disant:

—Tu vas la lire, Pierre, à haute voix, tu le peux, je n'ai plus rien de caché pour Fanchette.

—Cette lettre est de Mme Melville, dit le commandant.

—Bon, fit Fanchette, nous allons avoir des nouvelles de Mlle Marie-Madeleine.

La lettre était assez longue. Mais Pierre fut interrompu par les premières lignes par un sanglot de son père et les exclamations joyeuses de Fauchette.

—Elle va se marier, quel bonheur! s'écria la paysanne.

Mme Melville, au chât, annonçait le [illegible]

Ce fut d'une voix tremblante et mouillée de larmes que Pierre Anglade acheva la lecture de la lettre.

Mme Melvil e disait ce qu'était Georges Nantier et ce que le comte de Clairfond avait l'intention de faire pour ce jeune homme, qui était son collaborateur et son ami. Georges Nantier aimait Marie Madeleine et en était aimé. Le comte et la comtesse avaient encouragé cet amour réciproque, et étaient aussi heureux que les deux jeunes gens de ce mariage, qui aurait lieu dans deux mois, tout de suite après que l'aîné dont M. Georges Nantier allait être le directeur serait en pleine activité. Mme Melville terminait en disant combien elle aussi était heureuse de cette union qui assurait le bonheur et l'avenir de sa chère Marie-Madeleine.

—Eh bien, Pierre! interrogea le père Anglade, parvenant à vaincre son émotion.

—Eh bien, mon père, comme Marie-Madeleine et son fiancé, comme tout le monde nous devons être heureux de ce mariage.

—Oh! oui, soupira le vieillard, en regardant le portrait de Gabrielle.

—Pauvre père, prononça tristement le commandant, tu pensez toujours à elle?

—Toujours, mon fils. Ah! Dieu doit le bonheur à Marie Madeleine!

—Oui, si le bonheur de l'enfant est fait des larmes de sa mère!...

Après quelques instants de silence, Pierre reprit:

—Mme Melville t'annonce le mariage de Marie-Madeleine, elle ne pouvait s'en dispenser; mais elle ne te dit point ce que tu devras faire en cette circonstance; elle oublie toujours ce qu'est pour nous la fille de Gabrielle! Croit-elle donc que Marie-Madeleine ne saura rien? Ecoute, mon père, ne parlons plus de ce moment surtout, de ne rien savoir de sa naissance? Elle se croit sans famille, la pauvre enfant, quand elle a son grand-père et son oncle! Encore une fois, mon père, cette situation est intolérable et ne saurait durer longtemps encore.

Marie-Madeleine se mariera-t-elle sans que nous soyons auprès d'elle? C'est impossible.

Pour se marier, elle devra fournir son acte de naissance. Elle apprendra alors qu'elle est la fille non reconnue de Gabrielle Anglade et que son père est inconnu. Elle s'appellera alors Marie-Madeleine Anglade. Est-ce que cela peut nous suffire? Non. Pour elle et ce brave garçon qui l'aime et va l'épouser, nous devons lui donner une famille. Tu la reconnaîtras, mon père, tu le peux et c'est ton droit.

—Pierre, je ferai tout ce que tu voudras.

—Ce que je veux, tu le veux aussi.

Nous n'attendrons pas son mariage pour donner une famille à Marie Madeleine, mon père. Tout en aimant le secret dont Mme Melville, nous apprendrons à notre chère enfant ce qu'elle doit savoir; il serait cruel et honteux de le lui laisser ignorer plus longtemps. Comme moi, ne désires-tu pas la revoir et connaître M. Georges Nantier?

—Je le désire de toute mon âme, répondit le vieillard, dont le regard s'illumina.

—Eh bien! mon père, je vais demander un congé de quelques jours, je viendrai te rejoindre ici-et, répondant à l'invitation de M. le marquis de Marpoix, que nous avons d'ailleurs accepté, nous nous rendrons au château de Mondragel.

—Oui, Pierre. Mais comment se fait-il que le général ne nous ait pas parlé du prochain mariage de Marie Madeleine?

—Evidemment parce qu'il n'en était pas encore instruit. Il y a quelques jours seulement, sans doute, que ce mariage a été décidé.

—Pierre, que dirons-nous à notre enfant?

Le commandant se dressa debout, les yeux étincelants, et répondit avec animation:

—Devant son fiancé, devant le comte et la comtesse de Clairfond, devant le marquis de Marpoix, enfin devant notre union qui assurait le bonheur et l'avenir de sa chère Marie-Madeleine.

—Eh bien, Pierre! interroges le père Anglade, parvenant à vaincre son émotion.

—Eh bien, mon père, comme Marie-Madeleine et son fiancé, comme tout le monde nous devons être heureux de ce mariage.

—Oh! oui, soupira le vieillard, en regardant le portrait de Gabrielle.

—Pauvre père, prononça tristement le commandant, tu penses toujours à elle?

—Toujours, mon fils. Ah! Dieu doit le bonheur à Marie Madeleine!

—Oui, si le bonheur de l'enfant est fait des larmes de sa mère!...

Après quelques instants de silence, Pierre reprit:

—Mme Melville t'annonce le mariage de Marie-Madeleine, elle ne pouvait s'en dispenser; mais elle ne te dit point ce que tu devras faire en cette circonstance; elle oublie toujours ce qu'est pour nous la fille de Gabrielle! Croit-elle donc que Marie-Madeleine ne saura rien? Ecoute, mon père, ne parlons plus de ce moment surtout, de ne rien savoir de sa naissance? Elle se croit sans famille, la pauvre enfant, quand elle a son grand-père et son oncle! Encore une fois, mon père, cette situation est intolérable et ne saurait durer longtemps encore.

Marie-Madeleine se mariera-t-elle sans que nous soyons auprès d'elle? C'est impossible.

Pour se marier, elle devra fournir son acte de naissance. Elle apprendra alors qu'elle est la fille non reconnue de Gabrielle Anglade et que son père est inconnu. Elle s'appellera alors Marie-Madeleine Anglade. Est-ce que cela peut nous suffire? Non. Pour elle et ce brave garçon qui l'aime et va l'épouser, nous devons lui donner une famille. Tu la reconnaîtras, mon père, tu le peux et c'est ton droit.

—Pierre, je ferai tout ce que tu voudras.

—Ce que je veux, tu le veux aussi.

Nous n'attendrons pas son mariage pour donner une famille à Marie Madeleine, mon père. Tout en aimant le secret dont Mme Melville, nous apprendrons à notre chère enfant ce qu'elle doit savoir; il serait cruel et honteux de le lui laisser ignorer plus longtemps. Comme moi, ne désires-tu pas la revoir et connaître M. Georges Nantier?

—Je le désire de toute mon âme, répondit le vieillard, dont le regard s'illumina.

—Eh bien! mon père, je vais demander un congé de quelques jours, je viendrai te rejoindre ici-et, répondant à l'invitation de M. le marquis de Marpoix, que nous avons d'ailleurs accepté, nous nous rendrons au château de Mondragel.

—Oui, Pierre. Mais comment se fait-il que le général ne nous ait pas parlé du prochain mariage de Marie Madeleine?

—Evidemment parce qu'il n'en était pas encore instruit. Il y a quelques jours seulement, sans doute, que ce mariage a été décidé.

—Pierre, que dirons-nous à notre enfant?